

VI

« Vulcain verse abondamment à tous les dieux le doux nectar qu'il puise dans une urne profonde; un rire inextinguible s'élève au milieu des heureux habitants de l'Olympē, quand ils voient Vulcain, pour les servir, s'agiter avec effort dans les palais célestes. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, prolongeant les festins, et savourant l'abondance des mets, ils écoutèrent avec délices les sons de la lyre brillante que faisait retentir Apollon, et les chœurs des Muses, chantant tour à tour d'une voix harmonieuse.

, ILLIADÉ. »

Quand soudain entra, tout essoufflé, un juif pâle, dégoûtant de sang, une couronne d'épines sur la tête, et portant sur l'épaule une grande croix de bois, et il jeta cette croix sur la splendide table du banquet. Les vases d'or tremblèrent, les dieux se turent, pâlirent, pâlirent davantage jusqu'à ce qu'ils s'évanouirent enfin en vapeur.

Il y eut alors un triste temps, et le monde devint gris et sombre. Il ne fut plus question de dieux heureux; on

fit de l'Olympe un hôpital où des dieux écorchés, rôtis et perforés, se promenèrent ennuyeusement et pansèrent leurs blessures en chantant de tristes litanies. La religion ne donna plus de joie, mais des consolations; ce fut une ensanglantée et lamentable religion de suppliciés.

Peut-être était-elle nécessaire pour l'humanité malade et écrasée. Qui voit souffrir son Dieu supporte plus facilement ses propres souffrances. Les anciens dieux gaillards, qui ne connaissaient pas par eux-mêmes la douleur, ne savaient pas non plus ce qu'éprouve un pauvre homme torturé, et un pauvre torturé ne pouvait non plus s'adresser à eux avec confiance dans ses douleurs. C'étaient des dieux de jours de fête, autour desquels on dansait gaiement, et auxquels on ne pouvait adresser que des remerciements. Aussi ne furent-ils jamais aimés du plus profond du cœur. Pour être ainsi aimé du fond du cœur, il faut être souffrant. La pitié est la dernière consécration de l'amour, peut-être l'amour lui-même. De tous les dieux qui aient jamais vécu, le Christ est pour cette raison le Dieu qui ait été aimé le plus, surtout par les femmes.

Fuyant le tumulte de la foule, je me suis perdu dans une église solitaire, et ce que tu viens de lire, cher lecteur, est moins l'expression de mes pensées que quelques paroles involontaires qui me sont échappées, tandis qu'étendu sur un des vieux bancs destinés à la prière, je laissais passer dans mon sein les sonores vibrations d'un

orgue. Je reste là, abandonnant mon âme à ses improvisations, et composant pour cette étrange musique un texte encore plus étrange. De temps en temps mes regards vagabonds s'enfoncent sous les arceaux vaporeux, et cherchent les sombres groupes qui appartiendraient aux accords de cet orgue. Quelle est la femme au voile noir agenouillée là-bas devant le tableau de la madone? La lampe qui pend au-dessus éclaire d'un jour tranché la mère d'un amour céleste crucifié, la Vénus Dolorosa; pourtant des rayons complaisamment mystérieux tombent quelquefois comme en cachette sur les belles formes de la dévote voilée. Celle-ci demeure immobile sur les marches de pierre de l'autel, mais son ombre s'agite sous le vacillement de la lumière, accourt quelquefois jusqu'à moi, puis se retire furtivement comme un nègre muet, messenger d'amour dans un harem... Je le comprends. Il m'annonce la présence de sa maîtresse, la sultane de mon cœur.

Peu à peu l'obscurité augmente dans l'édifice désert, çà et là une figure indécise se coule le long des piliers, de temps à autre résonne un léger murmure dans une chapelle latérale, et l'orgue gémit en sons prolongés comme les soupirs d'un cœur de géant.

On aurait dit que les sons de cet orgue ne voulaient jamais finir, que cette voix mourante, que cette grande agonie dût se prolonger éternellement. Je sentais un engourdissement aussi indicible, une anxiété aussi inouïe que si j'eusse été enterré vivant, ou même que

si, longtemps après ma mort, je fusse sorti du tombeau pour aller avec de lugubres compagnons nocturnes dans l'église des spectres, y entendre les prières des morts, et confesser des péchés posthumes. Il me semblait quelquefois que je voyais réellement assis auprès de moi, dans le demi-jour mystérieux, les défunts paroissiens dans le vieux costume florentin, avec leurs longues et pâles figures, leurs livres dorés entre leurs doigts amincis, murmurant tout bas, et se faisant mutuellement des inclinations mélancoliques. Le son plaintif d'une lointaine cloche d'agonisant me rappela le vieux prêtre malade que j'avais vu à la procession, et je me dis : Il est mort aussi dans cet instant, et il va venir ici pour dire sa première messe de minuit; ce sera le comble à ces tristes apparitions.

Tout d'un coup se leva des marches de l'autel la gracieuse figure de la dévote voilée.

Oui, c'était bien elle; le reflet de sa robe suffit pour faire évanouir les pâles fantômes; je ne vis plus qu'elle, je la suivis rapidement hors de l'église, et quand, arrivée devant la porte, elle rejeta son voile en arrière, je vis le visage de Francesca inondé de larmes. Elle ressemblait à une rose blanche sentimentale, couverte des perles de rosée de la nuit, éclatante sous les rayons de la lune. — Francesca, m'aimes-tu? — Je fis beaucoup de demandes, et elle répondit peu. Je l'accompagnai à l'hôtel *Croce di Malta*, où elle logeait ainsi que Mathilde. Les rues étaient devenues désertes; les

maisons, les volets de leurs yeux fermés, dormaient, et l'on ne voyait que de loin en loin clignoter une petite lumière sous ces paupières de bois. Au-dessus, dans le ciel, s'ouvrait dans les nuages un vaste espace d'un vert clair, et le croissant de la lune y flottait comme une gondole d'argent dans une mer d'émeraudes. Vainement priai-je Francesca de lever seulement une seule fois ses yeux vers notre ancienne et chère confidente; elle conserva sa petite tête baissée et rêveuse. Sa démarche, jadis joyeusement aérienne, était maintenant compassée et contrite; ses pas étaient singulièrement humbles; elle s'avavançait comme sur le rythme chanté par un orgue d'église. Chemin faisant, elle se signait devant chaque image de saint; vainement je m'offris à lui aider; mais quand, sur le marché, nous passâmes devant l'église de *San-Michele*, où se détachait sur le fond obscur de sa niche la mère de douleur avec ses épées dorées dans le cœur, et sa couronne de petites lampes sur la tête, Francesca enlaça mon cou avec ses bras et m'embrassa, en sanglotant à demi-voix : -- *Cecco, Cecco, caro Cecco!*

J'acceptai tranquillement ces baisers, quoique je susse fort bien qu'au fond ils étaient adressés à un abbé bolognais, serviteur de l'église catholique romaine. En ma qualité de protestant, je ne me fis aucun scrupule de m'approprier des biens du clergé catholique, et je sécularisai sur-le-champ les pieux baisers de Francesca. Je sais que les cafards en seront scandalisés, qu'ils crieront

certainement au vol des choses sacrées, et m'appliqueraient volontiers la loi du sacrilège. Malheureusement ces baisers furent la seule chose que je pus empocher cette nuit-là. Francesca avait résolu de l'employer tout entière au salut de son âme, à genoux et en prière. En vain m'offris-je à partager ses exercices de dévotion : quand elle arriva dans sa chambre, elle m'en ferma la porte au nez. Ce fut inutilement que je restai au dehors encore une grande heure, demandant à entrer, poussant tous les soupirs possibles, feignant de pieuses larmes, jurant les serments les plus sacrés, avec restriction mentale s'entend : je sentais que peu à peu j'arrivais au jésuitisme le plus insinuant, et j'allais promettre à mon *inamorata* qu'en l'embrassant j'embrasserais en même temps sa croyance et son culte.

— Francesca ! m'écriai-je, étoile de mes pensées, pensée de mon âme, ma bien-aimée, bien dansante et très-croyante Francesca ! ouvre-moi ta porte ! Ce sera aussi pour moi la parole du ciel, de ton beau ciel catholique. Je te promets de quitter la foi protestante, cette vilaine et froide religion que j'ai professé sans jamais l'aimer... A tes blancs et adorables pieds j'abjurerai les erreurs de Luther auxquelles j'étais resté attaché par une nécessité mondaine et par les ruses prussiennes de Satan... Ouvre-moi ta porte et je vais entrer dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine ! Dans tes bras orthodoxes je vais goûter la béatitude des bienheureux ! sur tes lèvres, dans les baisers, se révélera à

moi le doux symbole, le miracle du saint mystère
s'opère alors... Le verbe devient chair... Dieu est
l'amour... Mais pour l'amour de Dieu, ouvre-moi donc !

Hélas ! la porte du salut ne s'ouvrit pas pour moi
cette nuit là, et je rentrai chez moi dégommé, ennuyé,
maugréant et protestant comme auparavant.